

L'IMAGINAIRE DES GRANDS MODÈLES DÉMO-ÉCONOMIQUES *

Jean-Claude Chesnais

La démographie est réputée pour sa rigueur et ses méthodes, elle recourt à des modèles sophistiqués et son objet se prête bien à la prévision. Néanmoins, dès qu'ils cherchent à sonder l'avenir, les démographes sont confrontés à l'incertitude et au doute : ils doivent sélectionner des variables, faire des hypothèses, interpréter des données et justifier leurs choix. Ces opérations les exposent, tout comme l'économiste, le sociologue ou le décideur politique, à des biais cognitifs et culturels. Sous le vernis scientifique et prédictif, percent alors les croyances personnelles, les préjugés et les idéologies. Dans les pages suivantes, Jean-Claude Chesnais débusque cette part d'imaginaire présente dans toute prospective démo-économique. Selon lui, il arrive d'abord que les jugements irrationnels proviennent d'options stratégiques inavouées, de choix politiques latents ou de visions téléologiques. Ils peuvent aussi dépendre de la volonté, consciente ou inconsciente, de plaire surtout à l'opinion publique. Ils peuvent également résulter d'une sensibilité trop grande aux vagues, aux modes passagères et à l'actualité des médias. Certains biais, plus technicistes, viennent d'une confiance aveugle pour tout ce qui sort des ordinateurs. D'autres biais dérivent d'une attirance pour le pire, très ancrée chez certains intellectuels qui, entre deux maux, refusent de choisir le moindre. À l'inverse, des prospectives souffrent d'a priori optimistes et d'une sous-évaluation constante des catastrophes, guerres ou crises. Quant à l'autocensure et au confort mental, ils produisent une bonne dose de préjugés. Enfin, en s'intéressant à l'homme et aux populations, il est évident que la démographie aime les craintes et les peurs : angoisse du surpeuplement ou du sous-peuplement, préventions des pays du Nord contre ceux du Sud, jugements racistes portés sur certaines évolutions, etc. Ces manifestations de l'imaginaire démographique – véritable ruse de la déraison – ne sont ni anormales ni éliminables : vouloir les éradiquer engagerait dans des impasses plus grandes encore. L'essentiel est de reconnaître, d'accepter et de maîtriser, dans toute prospective, l'enchevêtrement du rationnel et de l'irrationnel, de l'objectif et du subjectif.

ALEPH

La prévision démographique est sortie de la clandestinité. Longtemps objet de scepticisme (« on ne peut pas prévoir l'avenir »), voire de moqueries (« l'exercice divinatoire n'est pas digne du savant »), elle s'affiche désormais au grand jour. Plus ou moins sophistiqués, les modèles de prévision se multiplient et font la fierté des instituts de recherche. La sophistication méthodologique paraît être le gage d'une connaissance plus précise des phénomènes étudiés. Pourtant, elle n'a pas supprimé les interrogations fondamentales sur l'avenir : devant la pluralité des devenirs possibles, les hésitations demeurent. Car si le futur est dans la dépendance du passé, il ne saurait en être la répétition pure et simple. Anticiper, c'est donc doser le connu et l'inconnu, le réel et l'imaginaire. Comme on peut faire varier à l'infini ce dosage, il y a une multiplicité de devenirs possibles, entre lesquels il faut bien finir par choisir. Derrière la précision apparente des prévisions se dissimulent donc, bien moins

(*) Nous reprenons ici des extraits d'un article paru dans la revue *Le Débat*, n° 8, janvier 1981, pages 101-111.

rigoureux, les préjugés, les espoirs, les craintes. On est accoutumé à voir l'irrationnel à l'œuvre dans les choix politiques, beaucoup moins préparé à le rencontrer dans les grands modèles démo-économiques ou dans les travaux de projection classique, où il est pourtant embusqué. (...)

1. L'IMAGINAIRE DANS LES MODÈLES DÉMO-ÉCONOMIQUES

La relation entre la croissance du nombre des hommes et leur niveau d'existence prête, depuis des siècles, à discussion. Partisans de l'abondance et partisans de la stagnation continuent à s'affronter avec des arguments dont le fond ne s'est guère renouvelé depuis le XVIII^e siècle. D'un côté, la foi dans le progrès des sciences et techniques ; de l'autre, la peur de la prolifération des pauvres (des classes pauvres chez Malthus, des pays pauvres chez les néo-malthusiens). Jusqu'à une époque récente, ce débat ne trouvait son expression que dans la littérature économique traditionnelle. Depuis les années 1950, avec l'entrée de l'ordinateur dans le domaine des sciences sociales, il s'abrite désormais derrière le réseau serré d'équations des grands modèles.

Les modèles démo-économiques tendent aujourd'hui à se multiplier et à se compliquer. Nous ne considérerons pas certains derniers-nés, très discrets, encore à peine sortis du laboratoire, et dont le contenu – aussi conforme que possible à l'état des connaissances actuelles – laisse peu de place à l'imaginaire¹. Nous examinerons, par contre, les modèles de la génération précédente, dont la publication a connu le plus grand retentissement, en particulier le fameux modèle des Meadows, présenté en 1972 au Club de Rome. Mais, auparavant, un peu d'histoire s'impose.

Frayeurs anciennes, frayeurs modernes

Le thème de l'épuisement des ressources naturelles et de la nécessité d'un contrôle de la croissance est déjà inscrit dans les préoccupations des Anciens. La crainte de la mort cosmique est millénaire. Soucieux d'équilibre, Platon et Aristote plaident pour la population stationnaire ; ils imaginent une forme de peuplement idéal pour le fonctionnement des institutions : des petites villes-États, sortes de républiques, préfigurant les utopies médiévales. La notion d'optimum est déjà présente, bien avant le mot. Chez les Romains, en effet, la crainte de la perte de fertilité des sols est très répandue ; l'angoisse alimentaire confine parfois à l'obsession. De nombreux auteurs s'inquiètent des risques d'épuisement des richesses naturelles ; derrière, ils voient se profiler la menace d'un effacement de l'Empire. Dans le dernier siècle avant Jésus-Christ, Lucrèce écrit (Livre II) : « *Toutes les choses s'épuisent petit à petit, l'écoulement du temps les érode jusqu'à leur complète disparition.* »

À d'autres époques, cette peur fera place à un optimisme conquérant : « Il n'y a ni richesse, ni force que d'hommes », proclame Jean Bodin en 1576. « *On ne peut avoir une trop nombreuse population... Plus il y aura d'hommes dans un pays, plus la terre sera cultivée avec art* », reprend, deux siècles plus tard, Turmeau de la Morandière dans *l'Appel des étrangers dans nos colonies* (1763). La pensée mercantiliste fait de la population la variable déterminante de l'évolution économique ; mais les considérations politiques ne sont pas absentes. C'est l'époque où l'État moderne se constitue. L'ère coloniale est ouverte ; chaque nation commence à se mesurer à sa voisine. Le souci de la grandeur nationale s'éveille. L'intérêt du prince est de régner sur un État puissant, doté d'une grande armée. Dans ce champ de rivalités naissantes, l'avantage est aux populations nombreuses.

Avec les physiocrates, puis les classiques, et surtout Malthus, l'ordre des facteurs est inversé ; tout s'ordonne autour de la question des subsistances. Ce n'est plus la richesse qui dépend du nombre

(1) Nous pensons aux dernières versions des modèles démo-économiques Bacchuc, du Bureau international du travail. Ces travaux sont confrontés en permanence à la réalité socio-économique qu'ils prétendent reconstruire ; ils sont sans cesse remis sur le métier. Ils ne cherchent pas à tracer le devenir de la planète ; ce sont, plus modestement, des outils de planification nationale ou régionale destinés à tester les effets possibles de différentes stratégies politiques alternatives.

des hommes, mais le nombre des hommes qui dépend des richesses : la croissance de la population est, en fait, réglée par l'évolution des salaires (ou des subsistances). Aux adeptes impénitents du progrès infini, Malthus oppose son scepticisme sur le caractère illimité de la croissance. Il énonce son fameux principe de la contradiction entre la croissance arithmétique des subsistances et la tendance à la croissance géométrique de la population. À ses yeux, le sort des classes laborieuses est en jeu : pour éviter aux pauvres de sombrer dans la misère, il convient de leur apprendre à limiter leur progéniture. Toute mesure d'aide en leur faveur ne ferait, en réalité, que les inciter à se reproduire et les condamnerait à une misère encore plus grande.

C'est cette cruelle logique que l'on retrouvera dans de nombreux modèles démo-économiques appliqués à des pays peu développés au cours des années 1960. Ces modèles – qui ont longtemps servi de guides dans la planification et ont pour objet d'analyser les conséquences économiques attachées à divers rythmes de croissance de la population – ont très vite révélé leurs insuffisances : non seulement ils se cantonnent dans le court terme, mais ils comportent des présupposés (absence de progrès technique, productivité décroissante ou nulle des travailleurs supplémentaires) tels que les résultats sont, d'emblée, contenus dans les hypothèses. La réalité se chargera, du reste, de les démentir : la croissance économique n'est pas inversement proportionnelle à la croissance démographique. Ces modèles n'avaient, en réalité, derrière leur apparence scientifique, qu'un seul objectif : servir d'argument à une réduction de la fécondité dans les pays peu développés. La démonstration était pourtant à peine nécessaire : « *dès lors que sur 100 naissances, le nombre de survivants à vingt ans est passé de 40, chiffre traditionnel, à 70 ou 80, ou même davantage, la nécessité de limiter les naissances ne fait pas de doute* », reconnaît A. Sauvy¹. Mais toute la question était de savoir si cette limitation pouvait dériver spontanément d'un effort de développement économique (« La meilleure pilule, c'est le développement », diront certains à la conférence de Bucarest), ou s'il fallait plutôt compter sur le lancement volontaire de programmes de planning familial. Le choix des investissements dépendait de la réponse donnée à cette question ; mais les modèles économiques des années 1960 se contentaient de l'éluder : en supposant que la croissance économique reste sans effet sur la fécondité, ils laissaient en réalité le champ libre à tout un ensemble d'agences spécialisées dans le planning familial.

Le rapport au Club de Rome poussera plus loin encore la manipulation de l'opinion publique, pour obtenir, d'urgence, une révision dans un sens restrictif des politiques de population.

L'apocalypse

Dès 1967, les frères Paddock annonçaient l'ère des famines pour 1975 et recommandaient, de façon bien malthusienne, de cesser toute aide en faveur des pays « condamnés » tels que l'Inde. En 1972, de nouveaux prophètes ont fait au monde occidental l'annonce d'une catastrophe planétaire lancée sous le prestigieux parrainage du Massachusetts Institute of Technology de Harvard. Le premier rapport au Club de Rome a trouvé une opinion complaisante, préparée à la fois par la vogue des thèmes écologiques, la confiance aveugle pour tout ce qui sort de l'ordinateur, la fascination qu'exerce sur les esprits le tour de magie de la simulation. Si l'entreprise ne manquait pas d'audace, puisqu'il s'agissait de projeter, sur plus d'un siècle, le destin de la planète, le modèle utilisé est en réalité fort simple car s'il envisage plusieurs hypothèses alternatives, son schéma de base ne fait qu'illustrer les effets d'une croissance exponentielle – avec maintien des tendances actuelles – appliquée à certaines grandeurs globales : population, production (alimentaire et industrielle), pollution...

Le résultat est alors sans appel : le revenu mondial croît jusqu'à un maximum et s'effondre en catastrophe vers 2030-2050 ; la mortalité se met à augmenter brutalement ; l'apocalypse est au bout des courbes de croissance... Mais si le modèle se comporte ainsi, c'est simplement parce qu'entre

(1) *Croissance zéro ?*, Calmann-Lévy, 1973, p. 89.

toutes les relations imaginées entre les variables, reste la croyance décisive que l'utilisation des ressources minérales va continuer à croître exponentiellement. La notion de prix, de coût relatif n'existe pas. Il n'y a que des quantités physiques, au reste mal mesurées, qui évoluent au gré d'hypothèses subjectives. Autrement dit, on a évacué du modèle non seulement le progrès technique, mais aussi les lois économiques et les réactions politiques.

Cette thèse de cauchemar sera bientôt réfutée. Sans faire intervenir la bio-industrie, l'agronome J. Klatzmann montre que la Terre peut, techniquement, nourrir les 10 à 20 milliards d'hommes que pourrait compter le globe au milieu du siècle prochain. Mais la plus belle leçon sera administrée par l'équipe de chercheurs de l'université du Sussex. En reprenant le même modèle, mais en calculant à partir d'hypothèses plus réalistes, notamment un taux de découverte de ressources naturelles de 2 % par an, et un effort de lutte contre la pollution, ils démontrent que toute catastrophe est illusoire. L'article ravageur de W.D. Nordhaus¹ anéantit, l'une après l'autre, les hypothèses apocalyptiques, et il ne reste plus rien du délire de Meadows.

Pourtant, la conscience occidentale a été frappée. Pourquoi un tel succès fait à une construction aussi fragile ? L'opinion est-elle si facile à mystifier ? C'est que l'ouvrage arrivait à point nommé. Au début des années 1970, après la période d'expansion économique continue de l'après-guerre en Occident, et face à l'accélération de la croissance démographique dans les pays pauvres (où la baisse de la fécondité n'avait alors guère commencé à se manifester), on redoutait un emballement mortel : le vaisseau Terre allait sombrer, par imprévoyance. En entretenant cette image, les auteurs sèment la confusion dans les esprits ; ils présentent le monde comme un tout solidaire. Ils ignorent la géographie, diluent les responsabilités ; ils ne disent pas que si ce sont les pauvres qui peuplent la terre, ce sont les riches qui la pillent. Dans ces conditions, la psychose de surpeuplement se répand n'importe où et frappe n'importe qui ; elle atteint aussi les jeunes des continents riches, presque vides, à croissance démographique tendant vers zéro (Amérique du Nord, Australie). Des millions d'Américains se font ainsi stériliser, emboîtant le pas à P. Ehrlich, l'auteur de *La Bombe P.* (P. pour population), grand avocat de la cause écologique, qui a donné l'exemple : les États-Unis comptent désormais, en proportion, autant de couples stérilisés que l'Inde elle-même, qui en avait fait son moyen privilégié de limitation des naissances². Quand Ehrlich écrit que « *tout l'empoisonnement écologique tient à ce qu'il y a trop d'hommes, mais avec, disons, une population de 500 millions, moyennant quelques changements technologiques minimes et quelques changements radicaux dans le rythme d'utilisation des ressources mondiales, on résoudrait sans doute la crise écologique* », des millions d'adeptes, gros consommateurs, le suivent sans comprendre que cette proposition signifie leur... propre mort !

En définitive, le rapport du Club de Rome est une fausse prophétie. Loin de lui donner raison, la crise économique actuelle le condamne. Il n'a pas aperçu le risque de diminution du niveau de vie par renchérissement du coût de l'énergie, qui avait pourtant, dès les années 1920, été entrevu par certains auteurs³. Plus que mille discours, le retour forcé à la croissance zéro montre que l'état stationnaire, paradis des utopistes, n'est pas paré de tous les charmes dont on veut bien le décorer. On ne saurait cependant dénier tout mérite à ce rapport. Il a attiré l'attention sur les risques qui pèsent sur le devenir à long terme de l'humanité et, par là, accéléré l'instauration de politiques restrictives là où elles s'imposaient. Mais au prix de quelles concessions, faites par le savant au politique et par la réalité à la fiction !

On dira que l'enjeu est énorme et les instruments d'analyse très complexes. Mais bien que plus étroit, mieux balisé et théoriquement à l'abri des risques d'erreur, le domaine de la projection démographique laisse place lui aussi aux arbitrages de la subjectivité.

(1) *The Economic Journal*, décembre 1973.

(2) Sardon, J.-P. : « La stérilisation dans le monde. Aperçus statistiques », *Population*, n° 3, 1979.

(3) Tryon, F.-G. et Mann, L. : *Mineral Sources for Future Populations*, Boston, 1926.

2. L'IMAGINAIRE DANS LES PROJECTIONS DÉMOGRAPHIQUES

Au palmarès des prévisionnistes, le démographe figure pourtant en bonne place. Il devance largement le sociologue, l'économiste ou le politologue. C'est que ses méthodes sont depuis longtemps éprouvées et surtout que son objet se prête mieux à la prévision. D'une année à la suivante, l'effectif d'une population ne varie en effet que lentement ; sa structure, la pyramide des âges, est la superposition d'une centaine de générations, autrement dit la marque d'un siècle d'histoire. L'écoulement d'une année ne fait qu'ajouter une nouvelle génération (et éroder un peu plus les couches subsistantes).

À court terme, la prédiction est donc bonne, mais le démographe ne saurait s'en satisfaire. Son horizon est lointain ; il se compte en décennies. Il ne se contente donc pas de tracer des perspectives à échéance d'au moins vingt ans, mais il a l'audace de les publier, s'exposant ainsi à la critique de ses pairs et successeurs. Voici une cinquantaine d'années que, sous sa forme analytique (c'est-à-dire avec la distinction par sexe et par âge), ce genre d'exercice est tenté en France plus ou moins régulièrement. On dispose donc là d'un matériau unique, permettant de mettre en évidence comment, d'une époque à l'autre, a évolué l'image du futur.

La vie et la mort des populations

La projection démographique consiste à imaginer, à partir d'une population de départ, son devenir possible (ou probable) jusqu'à un horizon temporel donné, plus ou moins lointain. Le choix de ce devenir fait intervenir un certain nombre d'hypothèses et c'est derrière ces hypothèses que se cache l'imaginaire démographique.

Toute projection de population repose au préalable, en fait, sur un postulat de base : l'absence de catastrophe (guerre, séisme ou crise). Elle part donc d'un *a priori* optimiste sur l'avenir politique de chaque pays ; la paix règne, quels que soient la période ou le territoire considérés. La guerre, réalité historique fondamentale, est ignorée. Le pronostic est, en conséquence, d'autant moins fiable que les circonstances politiques du pays sont troubles : ce n'est pas au démographe qu'il faut demander de scruter l'avenir des populations du Cambodge ou de l'Afghanistan.

Les hypothèses concernent le comportement futur de chacun des trois phénomènes qui gouvernent l'évolution de la population : la mortalité, la natalité et les migrations vers l'étranger. Si l'on néglige les migrations internationales et si l'on considère que la population est fermée, la projection consiste, en définitive, à raisonner sur les facteurs qui conditionnent la vie et la mort dans cette population. Mais ceux-ci sont très inégalement connus.

Autant les causes de mort, ou les lois de la mortalité aux divers âges de la vie sont depuis longtemps bien établies, autant les raisons qui poussent à donner la vie ou à ne pas la donner sont encore largement mystérieuses. La mortalité est beaucoup mieux contrôlée que la natalité ; les grandes épidémies ont disparu ; l'aléa subsiste cependant : de plus en plus, on constate que la mortalité désormais dépend d'abord, non plus de facteurs médicaux ou économiques, mais de facteurs sociaux tels que les modes de vie (habitudes alimentaires, types d'activité, alcoolisme, tabagisme, accidents de transport), dont l'évolution est malaisée à anticiper. Par ailleurs, si, à quelques variations mineures près, la tendance de la mortalité a toujours été, depuis deux siècles, de même sens, il n'en est pas du tout de même pour la fécondité qui a connu d'amples fluctuations, encore inexpliquées. Or, c'est essentiellement de la fécondité que dépendent les effectifs à venir de la population.

Nul n'est prophète en son pays

L'estimation de la mortalité, en effet, n'est plus guère l'occasion de discussions, du moins pour les pays à bon état sanitaire, car les risques de décès sont extrêmement faibles jusque vers cinquante

ans. Mais tel n'était pas le cas dans le passé. On n'en sera que plus frappé par la convergence des erreurs de prévision : à de rares exceptions près, la baisse de la mortalité à venir a été sous-estimée. C'est dire que les progrès sanitaires ont dépassé toutes les espérances. La réalité est allée au-delà du concevable. Il y a vingt ou trente ans, le choix d'une hypothèse de durée de vie moyenne de soixante-dix-huit ans pour le sexe féminin à l'horizon 1980 aurait été éliminé comme conjecture absurde. Il y a quelques années encore, il était couramment admis que la mortalité infantile devait se heurter au seuil « infranchissable » des 10 décès pour 1 000 nouveau-nés ; or, dans les pays les plus avancés, ce taux tend aujourd'hui vers 8 pour 1 000, sans que se manifeste aucun signe de stabilisation à court terme (avancer un chiffre pour l'avenir est désormais plus simple, car la marge des possibles s'est extrêmement réduite).

Nous connaissons bien la vision du futur sur laquelle les démographes du siècle précédent ont raisonné. Ainsi, en Allemagne – où, dès les années 1880, a été mis en place un système d'assurances sociales – on considérait, vers 1900, au regard de l'évolution des différentes maladies et de leurs thérapeutiques, que la mortalité infantile ne pouvait (dans le meilleur des cas) tomber en deçà de 70 ‰¹. Quarante ans plus tard, suivant le même mode de raisonnement, le seuil était abaissé à 20 ‰ : entre-temps, d'importants progrès médicaux étaient survenus². Quarante-vingts ans plus tard, le problème se pose exactement dans les mêmes termes : on continue à percevoir de façon très conservatrice les perspectives d'allongement de la vie humaine. On a du mal à imaginer les progrès de la biologie et surtout l'évolution des modes de vie, et à résister à l'attraction de la situation présente. Pourtant, l'in vraisemblable d'hier est devenu le vrai d'aujourd'hui : depuis le milieu du XVIII^e siècle, la durée de vie moyenne a presque triplé.

En matière de fécondité, les choses sont plus complexes encore.

Les méandres de l'inconscient collectif

Les hypothèses de fécondité retenues dans les divers travaux de projection tendent à suivre les variations des indices des années précédentes. Autrement dit, ces hypothèses n'encadrent la réalité que si le futur proche ou lointain ne s'écarte guère du passé récent ; de là un degré de vraisemblance moindre lorsqu'on élabore ses hypothèses dans les périodes où la tendance s'inverse ou va s'inverser. Le relèvement de la fécondité, amorcé dès 1935, amplifié et prolongé après la guerre, n'a pas été prévu, pas plus que la chute enregistrée depuis une quinzaine d'années. On notera toutefois que, face au retournement des années 1960, nombre d'experts devenus prudents ont tardé à admettre qu'il puisse s'agir d'un changement « structurel » alors même que le mouvement s'étendait à toute l'Europe occidentale. Y aurait-il plus d'inertie dans la conception (fondée sur la connaissance du passé) que le démographe se fait des phénomènes que dans ces phénomènes eux-mêmes ? Autrement dit, ne s'oriente-t-on pas vers une société où la fécondité, totalement maîtrisée, sera, d'une période à l'autre, sujette à de grandes variations, au gré des changements d'état d'esprit dans les générations dominantes ?

Devant une conjoncture instable, face à des comportements inédits, le démographe se trouve subitement désarmé : son outil, l'extrapolation de tendances à long terme, ne convient plus. La mémoire statistique ne lui est plus d'aucun secours. Jamais l'incertitude n'a été aussi grande sur le devenir à court terme des courbes de fécondité. Caprices de la fécondité, écrit-on volontiers, pour dissimuler incompréhension et ignorance devant ces variations inattendues. Mais le mouvement de fond, puissant et régulier, qui rassemble des pays aussi distants que le Japon, les États-Unis, le Portugal, la Suède ou la France, demeure entièrement inexpliqué. Par quelle contagion tous ces jeunes couples des pays riches se mettent-ils tous, en même temps, à vouloir de moins en moins d'enfants ? Est-ce la découverte du docteur Pincus ? Ou est-ce, plus profondément, un « malaise dans la civilisation » ?

(1) Westergaard, H., *Die Lehre von der Mortalität und Morbidität*, Léna, 1901.

(2) Lempp, R., *Die wichtigen Erkrankungen des Sauglings und Kleinkindes*, Augsburg, 1940.

C'est ici que s'enchevêtrent le rationnel et l'irrationnel, l'objectivité et la subjectivité, les phantasmes et la réalité. Pour les uns, la baisse actuelle de la fécondité ne fait que s'inscrire, après la parenthèse de l'après-guerre, dans le prolongement d'une tendance séculaire, le destin historique est linéaire, voire téléologique ; dans sa forme extrême, cette vision peut prendre des allures apocalyptiques : on se lamente, avec des accents plus ou moins racistes, sur le suicide de l'Occident, le quart le plus intelligent de la planète ; dans sa chute, qui ne peut que s'amplifier, la fécondité entraînerait, fatalement, la civilisation. Pour les autres, nous serions, depuis près d'un demi-siècle, entrés dans une nouvelle phase de l'histoire de la fécondité, caractérisée par des cycles longs. Fondée sur des arguments économiques, cette thèse, répandue en Amérique du Nord par Easterlin, n'a, comme tant d'autres, jusqu'à présent, été vérifiée que dans un cas sur deux ¹. Cette vue, appliquée au futur, est rassurante : tout excès sécrète son contraire. Serions-nous là en présence d'un nouveau mythe, dont notre époque aurait besoin pour survivre ? Cette thèse s'appuie sur une logique étroite, qui n'a guère à voir avec celle de la parenté : une psychanalyse de la société en dirait plus long, sans nul doute, que d'immenses tableaux économiques. Ce sont les méandres de l'inconscient collectif qu'il faut explorer. Les recherches sur les facteurs socio-économiques de la baisse récente de la fécondité restent muettes sur l'essentiel : les causes premières. « *On apprend plus d'un bon savant en fureur que de vingt tâcherons lucides et laborieux* », dit, cruellement, Kipling, dans ses *Souvenirs*.

Entre ces deux représentations, linéaire ou cyclique, il y a place pour une multitude d'éventualités, moins simplistes, dont le choix est affaire de jugement personnel. Cette incertitude théorique rend le projectionniste de plus en plus circonspect. Pris entre des débats virulents sur l'avenir de la fécondité, où tout se dit et son contraire, il n'explique que de plus en plus rarement les raisons qui le font privilégier tel ou tel cheminement. Il sait que la vérité d'aujourd'hui n'est pas celle d'hier, ni celle de demain. Dès que l'extrapolation ou l'intuition l'entraîne loin des sentiers battus, la prudence l'emporte sur l'audace, comme si s'instaurait chez le scientifique, qu'il s'honore d'être, un mécanisme d'autocensure, le retenant de se livrer au jeu de la science-fiction ! Pourtant, s'agissant de fécondité, la réalité statistique présente dépasse la fiction d'hier.

*

Le métier de démographe consiste à étudier le devenir des populations, c'est-à-dire, en définitive, leur vie et leur mort. Par nature, et nous l'avons abondamment montré, son champ se situe aux confins de l'Histoire, de la prospective et de la morale. Dès lors, devant des interrogations aussi cruciales que celles qui touchent au destin des cultures et des civilisations, comment s'étonner que, au-delà de la froide description, raison et passion puissent interférer ? Sur le réel, la rigueur est possible ; sur le probable, elle glisse vers la projection de tendances statistiques... ou subjectives ; sur le souhaitable, elle s'évanouit devant le préjugé et les passions.

Pour contacter ALEPH :

Bruno Héroult (chef de projet) : bruno.herault@plan.gouv.fr – aleph@plan.gouv.fr
Réalisation et diffusion : Sylvie Chasseloup – sylvie.chasseloup@plan.gouv.fr

Commissariat général du Plan

18, rue de Martignac – 75700 Paris 07 SP
+33 (0)1 45 56 51 00
<http://www.plan.gouv.fr>

(1) La thèse dite d'Easterlin (du nom de l'économiste américain qui l'a popularisée) repose sur l'idée que la fécondité d'une cohorte est une fonction inverse de son effectif. Pour une raison simple : du fait de leurs difficultés d'insertion sur le marché du travail et de la diminution corrélative de leurs espérances de revenu relatif, les générations nombreuses tendent à avoir moins d'enfants (et *vice versa*). L'argumentation est, intellectuellement, séduisante ; la démonstration empirique est moins aisée (...).